

LA
CIRCULAIRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,
[Gabriel Alexandre]
PAR M. BELLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA GAÏTÉ, LE MARDI 10 JUIN 1828.

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC.  
~~~~~



PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES, N° 7;
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 110.

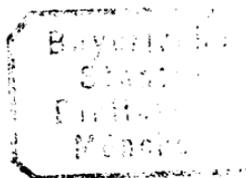
—
1828.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DE VIEUXBOIS, fat de 60 ans....	M. LEMÉNIL.
ARMAND, son neveu.....	M. LÉOPOLD.
DARMAINVILLE, prétendu de ma- dame Dolson.....	M. JOSEPH.
MARIN, valet de madame Dolson....	M. MERCIER.
Madame DOLSON, jeune veuve....	M ^{me} DESJARDINS.
FINETTE, sa femme-de-chambre....	M ^{me} ADOLPHE.

*La Scène se passe à Villejuif, près Paris, chez
madame Dolson.*



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la dé-
cision de son Excellence en date de ce jour.

Paris, le 4 juin 1828.

Par ordre de Son Excellence,
Le Chef du Bureau des Théâtres,
COUPART.

Imprimerie de DAVID, boulevard Poissonnière, n° 6.

LA

CIRCULAIRE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un parc. Au milieu un gros arbre creux. A droite du spectateur, un joli pavillon. A gauche, un bosquet et un banc de jardin. Des chaises de campagne çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DOLSON, ARMAND et ensuite MARIN.

(Armand et Mad. Dolson arrivent en scène par la gauche ; ils sont censés sortir du château et être en promenade dans le parc. Mad. Dolson est en toilette du matin.)

ARMAND.

Je vous avais promis, Madame, de vous amener à votre campagne, ne fût-ce que pour un jour, mon oncle M. de Vieuxbois ; j'ai tenu ma parole : il est chez vous depuis hier au soir et j'aurai l'honneur de vous le présenter ce matin.

MAD. DOLSON.

M. Armand, vous arrivez fort à propos l'un et l'autre pour assister à mon mariage avec votre ami Darmainville. Aujourd'hui la signature du contrat, demain la noce.

ARMAND.

Ah ! Madame Dolson, combien je regrette de ne pouvoir être témoin de votre bonheur ! mon oncle a promis d'être ce soir même à Paris, afin de ne pas manquer un dîner de jeunes gens où je vous avoue qu'il serait très-déplacé. On s'amuse à ses dépens, il ne s'en aperçoit pas. En sortant de table on joue gros jeu ; mon oncle perd toujours et l'on finira par le ruiner, si je ne parviens à le retirer de cette dangereuse société. Un neveu s'établir le mentor de son oncle, c'est le monde renversé ; mais on voit maintenant tant de choses extraordinaires.

MAD. DOLSON.

Croyez-vous qu'une invitation formelle de ma part suffise pour lui faire manquer son rendez-vous ?

ARMAND.

Prenez y-garde, Madame ; il est capable de prendre votre invitation pour une déclaration d'amour ; car, malgré ses 60 ans, il a toujours la manie de croire que toutes les femmes raffolent de lui.

MAD. DOLSON.

Il ne sera pas difficile de lui prouver le contraire.

ARMAND.

Je dois vous prévenir qu'en le retenant seulement jusqu'à demain, vous lui feriez perdre cinquante louis.

MAD. DOLSON.

Comment donc cela ?

(Ici Marin sort du pavillon avec un porte-manteau qu'il place à l'avant-scène, et sur lequel il étale l'habit noir de M. de Vieuxbois.)

ARMAND.

J'ai parié avec lui, dans un moment de gaieté, que je le tiendrais éloigné de la capitale pendant un mois entier. Voilà déjà vingt-neuf jours que nous voyageons, et s'il arrive ce soir à Paris, je me verrai dans la nécessité de lui compter douze cents francs.

MAD. DOLSON.

S'il ne faut pour le retenir que jouer la comédie, faire un peu la coquette, vous verrez que je m'en acquite aussi bien qu'une autre. Mon futur époux Darmainville et ma femme de chambre Finette, me seconderont.

ARMAND.

Et Marin, votre nouveau valet, si rusé, si intrigant.

MARIN *qui écoutait.*

Mille remerciemens, monsieur, de la bonne opinion que vous avez de moi, je ne le mérite pas, et je refuse l'emploi que vous me destinez ; je suis trop occupé dans ce moment.

MAD. DOLSON.

A faire la cour à Finette ?

MARIN.

C'est vrai, Madame, je l'adore, et si elle avait seulement une dote à m'offrir, je l'épouserais.

ARMAND.

Le prix du pari est précisément destiné à doter une jeune fille que le gagnant choisira. Cherche, invente, aide-nous

à retenir mon oncle seulement jusqu'à demain, et les cinquante louis forment la dot de Finette.

MARIN.

En ce cas, Monsieur, je suis tout à votre service.

MAD. DOLSON.

Écoute : nous jouons quelquefois des proverbes au château, et nous avons un magasin de costumes ; je le mets à ta disposition.

MARIN.

Cela suffit, Madame, je vais le visiter.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Madame DOLSON, DARMAINVILLE, ARMAND.

DARMAINVILLE *entrant par la gauche.*

Ah ! ah !... Madame Dolson en tête-à-tête avec Armand ?

ARMAND.

Mon cher Darmainville, Madame a la bonté de m'inviter à votre noce.

MAD. DOLSON.

Oui, mais pour conserver Monsieur, il faut retenir ici son oncle.

ARMAND.

Et j'espère que tu voudras bien nous aider.

DARMAINVILLE.

Tu me permettras de m'occuper exclusivement aujourd'hui de notre contrat de mariage. Je viens même prendre congé de Madame ; je ne reviendrai que ce soir avec le notaire.

MAD. DOLSON.

C'est-à-dire pour le dénoûment de la pièce.

DARMAINVILLE.

Madame, je vais travailler à assurer notre bonheur.

(Il sort par la droite après avoir baisé la main de Mad. Dolson.)

SCÈNE III.

Madame DOLSON, ARMAND.

MAD. DOLSON.

Ce cher Darmainville, il mérite bien d'être aimé !...

SCÈNE IV.

Madame DOLSON, FINETTE, ARMAND.

FINETTE, *venant de la droite.*

Madame, madame, M. de Vieuxbois, vient de ce côté.

MAD. DOLSON.

Je ne veux pas paraître devant lui dans un semblable négligé... Viens, Finette.

(Elle sort par la gauche.)

FINETTE.

Madame, je suis à vos ordres. (*à Armand.*) Marin m'a fait part de vos bonnes intentions pour moi ; j'en suis bien reconnaissante, certainement. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Elle suit Mad. Dolson.)

SCÈNE V

ARMAND, VIEUXBOIS *en redingote blanche du matin, et arrivant par la droite.*

VIEUXBOIS.

Ah ! te voilà, mon neveu ?... Sais-tu que l'existence que tu me fais mener me fatigue considérablement ? Passer toutes les nuits dans son lit !... il n'y a pas moyen d'y tenir.

ARMAND.

Vous trouvez que cela vous fatigue ? Je vous assure, cependant, que vous avez meilleure mine.

VIEUXBOIS.

Meilleure mine ! Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ?... Est-ce que je n'ai pas toujours eu bonne mine ?...

ARMAND.

Vous avez maintenant plus d'embonpoint.

VIEUXBOIS.

Je ne serais pas fâché d'en avoir moins ; je ne connais rien d'aussi mauvais genre que d'être gros et gras. Ce n'est même pas d'un homme d'esprit : Voltaire était maigre, et je serais enchanté d'avoir cela de commun avec lui. Avec

une taille élancée , on se faufile partout sans qu'on y prenne garde , et je t'assure que cela a bien son agrément , surtout quand on va , comme moi , très-fréquemment en bonnes fortunes ; quand on est un petit séducteur , un petit volage . . .

ARMAND.

Comment , mon oncle , vous êtes volage ? . . .

VIEUXBOIS.

Eh ! mon cher neveu , sans l'inconstance , que deviendrions-nous , nous autres célibataires aimables ? . . . Vous me verrez ce soir à Paris , Monsieur ; je ne donnerais pas ma soirée pour six conquêtes .

ARMAND.

Avant de partir , vous présenterez au moins vos hommages à Mad. Dolson .

VIEUXBOIS.

Est-ce qu'elle t'a parlé de moi ? . . .

ARMAND.

Elle veut absolument vous voir .

VIEUXBOIS.

Cela ne m'étonne pas : je dois être un objet de curiosité pour elle . . . une provinciale qui croit que le monde finit avec son village !

ARMAND.

Mad. Dolson a été élevée à Paris , dans un très-grand pensionnat .

VIEUXBOIS.

Elle a été élevée à Paris ? . . . c'est différent . Alors , mon neveu , je ne puis me dispenser de lui sacrifier une heure . . . mais une heure seulement . Ne perdons pas un moment ; vite , un coiffeur ! . . .

ARMAND.

Quelle vivacité , mon oncle ! . . . (*Appelant.*) Finette ! . . .

VIEUXBOIS.

Qu'est-ce que c'est que cela , Finette ? . . .

ARMAND.

C'est la femme de chambre de Mad. Dolson .

VIEUXBOIS.

Ah ! oui , celle qui me faisait hier des agaceries .

ARMAND.

Finette ne fait d'agaceries à personne .

VIEUXBOIS.

Je vous dis que Finette m'a fait des agaceries . . . comme

on m'en fait toujours, sans que cela paraisse. Ce n'est pas l'embarras, la petite créature est assez bien pour une sou-brette de campagne, et je crois même que je pourrais.....

ARMAND, *à part.*

Le voilà déjà qui s'enflamme!...

VIEUXBOIS.

Fais-moi donc venir un coiffeur.

ARMAND.

Volontiers, mon oncle. (*Appelant.*) Finette! Finette!...

SCÈNE VI.

FINETTE, ARMAND, VIEUXBOIS.

FINETTE, *arrivant de la gauche.*

Me voilà, Monsieur.

VIEUXBOIS, *à part.*

Hé! hé! j'en ai sur ma liste qui ne la valent pas.

ARMAND, *à Finette.*

Mon oncle a besoin des services de M. Ducastel. (*Bas.*)
Dis à Marin de s'habiller bien vite.

FINETTE, *bas.*

Je vous comprends. (*Haut.*) M. Ducastel?... il est à l'écurie.

VIEUXBOIS.

Le coiffeur est à l'écurie?...

FINETTE.

Il saigne un cheval.

VIEUXBOIS.

Comment, il saigne un cheval!...

FINETTE.

Oui, Monsieur, parce qu'outre son état de barbier, il exerce celui de maréchal ferrant.

VIEUXBOIS.

Cet homme-là doit avoir la main d'une légèreté... (1).
Dites-moi donc, la petite femme de chambre, voulez-vous m'envoyer un laquais pour battre mon habit noir que j'a-perçois sur ce porte-manteau?...

(1) Finette, Vieuxbois, Armand.

FINETTE.

M. Ducastel s'en chargera.

VIEUXBOIS.

Il a donc tous les talens ?...

FINETTE.

Il me le prouvera, Monsieur.

VIEUXBOIS.

Jolie friponne ! si j'avais le temps de te prouver, moi...

FINETTE.

Votre servante, Monsieur.

(Elle feint de sortir par la gauche, et quand Vieuxbois ne la regarde plus, elle gagne promptement la droite pour donner le mot à Marin

SCÈNE VII.

VIEUXBOIS, ARMAND.

VIEUXBOIS.

As-tu entendu ce qu'elle vient dire ?...

ARMAND.

Elle a dit : Votre servante, Monsieur.

VIEUXBOIS.

Elle l'a dit ; sans doute, elle l'a dit ; mais pas comme tu le répètes ; elle y a mis de la grâce, de l'expression, du sentiment : votre servante, Monsieur.

ARMAND.

C'est possible, mon oncle.

VIEUXBOIS.

Cela est, Monsieur ; je m'y connais. J'ai du tact, de l'habitude ; il me suffit d'un regard, d'un geste, d'un mot pour lire dans le cœur d'une femme. Finette est folle de moi. Ce qu'il y a de plus joli, c'est qu'elle ne s'en doute pas ; mais je le sais, moi, et cela me suffit pour placer son nom sur la liste de mes incalculables conquêtes.

ARMAND.

Je ne suis plus surpris que votre liste soit si longue.

VIEUXBOIS

Tu conviens donc que je fais des conquêtes ?

ARMAND.

C'est au point que je tremble pour Mad. Dolson ; elle va sûrement, comme Finette, être folle de vous.

VIEUXBOIS.

Impossible que ce soit autrement. Pour achever sa défaite, je lui lancerai, s'il le faut, un tendre madrigal.

ARMAND.

Vous êtes poète, mon oncle?... Je ne vous connaissais pas ce talent.

VIEUXBOIS:

Oui, Monsieur, je suis poète ; mais il est des circonstances où l'humble prose me suffit, et cela me fais songer à retirer de mon habit ma correspondance amoureuse ; d'un moment à l'autre je puis avoir besoin (1).

(Il va prendre dans la poche de son habit un paquet de lettres ficelé.)

ARMAND.

Qu'est-ce que c'est que cela, mon oncle ?

VIEUXBOIS.

Ça, mon neveu?... c'est l'artillerie de l'amour ; c'est avec cela que j'assiège un cœur, et que je le fais capituler. Regarde.

ARMAND.

Ce sont des lettres cachetées ; mais à qui sont-elles destinées ? il n'y a pas une adresse.

VIEUXBOIS

Tu ne sais pas à qui elles sont adressées ? Eh ! bien, ni moi non plus, et voilà le plus piquant de l'affaire. Ces lettres sont des circulaires ; qui en lit une, les connaît toutes. Se trouve-t-on à la promenade, au spectacle, au bal, *et cætera* ; y rencontre-t-on une femme charmante, soupçonne-t-on une espèce de sympathie entre son cœur et le vôtre... vous rendez des soins à cette beauté ; elle vous remarque ; vous ne la quittez pas, et lorsque l'occasion s'en présente, crac ! vous glissez dans son sac ou dans un coin de son mouchoir, le billet séducteur. Elle a l'air de ne pas s'en apercevoir ; mais elle le voit très-bien, et vous attendez avec une impatience, mitigée par le plaisir, que l'heure du rendez-vous sonne.

ARMAND.

Elle y vient ?...

VIEUXBOIS.

Je ne te dirai pas que ce soit immanquable ; car j'ai bien

(1) Armand, Vieuxbois.

lancé pour ma part un millier de déclarations pareilles, et je me suis trouvé, jusqu'à présent, seul au rendez-vous ; mais c'est égal, c'est amusant. Si tu veux en faire l'essai, je te ferai cadeau d'une demi-douzaine de mes circulaires.

ARMAND.

Je vous remercie, mon oncle.

VIEUXBOIS.

Comme tu voudras

(Ici Finette traverse le théâtre, de droite à gauche, en disant à voix basse.)

FINETTE.

Voici M. Ducastel

(Elle disparaît. Marin entre, déguisé en perruquier gascon, ses ustensiles à la main, et notamment une boîte à poudre qu'il pose sur une chaise.)

VIEUXBOIS, qui le voit de loin et qui le lorgne, dit à Armand.
Dis-moi, quel est cet original ?...

ARMAND.

C'est le barbier du village. (*A part.*) Mon oncle ne reconnaîtra pas Marin, il ne l'a jamais vu.

SCÈNE VIII.

ARMAND, VIEUXBOIS, MARIN.

MARIN, prenant l'accent gascon.

Bous m'abez fait demander, Monsu. J'accours avec la bibacité dé la foudre, la promptitude dé l'éclair et l'effebescence du tonnerre. J'espéré qué bous serez content dé mes petits services ; je veux qu'abant Une hure, bous soyez aussi vien rétappé qué botre petit servitur.

VIEUXBOIS.

C'est dans ce genre là que vous voulez me coiffer ?.... Je vous en fais mon compliment....

MARIN.

Jé l'assepte et jé bous promets que vientôt bous né bous reconnaîtrez plus. Oh ! bous né sabez pas dé convien dé talents jé vrille.

VIEUXBOIS.

Ah ! ça, dites-moi, est-ce que vous ne savez faire que des ailes de pigeon ?....

MARIN.

Sandis ! jé les fais dans la perffession, et jé bais bous le prouber incontinenens.

(Il ôte son habit plein de poudre et en couvre l'habit noir de Vieuxbois.)

VIEUXBOIS à *Armand*.

Me vois-tu avec un toupet comme monsieur ?

ARMAND.

Vous en feriez peut-être revenir la mode.

VIEUXBOIS.

Tu crois de bonne foi que j'en ferai revenir la mode ?

ARMAND

A votre place j'essaierai.

MARIN.

Allons, Mossu, essayons.

VIEUXBOIS.

Hein ?.... Qu'est-ce que vous dites ?.... Je crois, Dieu me pardonne. que ce drôle aurait le courage de me blanchir les cheveux avec la poudre.

MARIN.

Ah ! Mossu, jé né les vianchirai pas ; j'ai quelque souçon que bous êtes un peu dans les grisons.

VIEUXBOIS.

Mon neveu, qu'est-ce qu'il vient donc de dire ?

ARMAND.

Que vos cheveux commencent à grisonner.

MARIN.

Oh ! sandis ! ils né commencent pas, ils finissent.

VIEUXBOIS.

Eh ! bien, mais ne vous gênez pas, continuez. Dites-moi seulement si, dans votre village, cette couleur-là passe pour être grise ?

MARIN.

C'était commé cela abant la rébolution.

VIEUXBOIS.

Oui ; mais la couleur des cheveux a singulièrement changée depuis trente ans. Aux yeux de tous les connaisseurs et aux miens, mes cheveux sont blond-cendré, tête d'Apollon, couleur à la mode et à succès chez les gens en crédit. (à *Armand*) l'imbécille !... prendre mes cheveux pour des cheveux gris !.... gris !.... cette couleur là ne me sortira pas de la tête.

MARIN.

Où Mossu beut-il étaylir son cavinet dé toilette ?

VIEUXBOIS.

Va au diable !... je ne veux pas que tu me touches.

MARIN.

Comme il bous plaira, Mossu, jé m'en bais.

(Il prend sa rédingote et l'endosse, il laisse alors en vue l'habit noir de Vieuxbois couvert de poudre.)

VIEUXBOIS.

Eh ! bien ? qu'est-ce que vous avez donc fait là ?

MARIN.

Un coup dé maladresse, commé bous boyez.

VIEUXBOIS.

Brossez-le donc bien vite.

MARIN *étalant la poudre.*

C'est cé qué jé fais.

VIEUXBOIS.

Finissez donc, malheureux !... vous le tachez davantage.

MARIN, *détachant l'habit du porte-manteau et reprenant ses ustenciles.*

J'ai chez moi dé quoi nétoyer botre frac, et jé l'emporte.

VIEUXBOIS.

Vous emportez mon habit ?

MARIN.

Bous l'aurez abant deux hures ; jé né démure qu'à uné pétité lieue d'ici.

(Il s'enfuit par la droite avec l'habit.)

VIEUXBOIS, *l'appelant.*

Monsieur Ducastel !... Il est déjà loin. (*à Armand*) Comment trouves-tu la plaisanterie ? Ce drôle-là me laisse en robe de chambre lorsque la maîtresse de la maison va de mander à me voir. Cours donc après lui, je t'en prie, qu'il me rende mon habit tel qu'il est.

ARMAND.

Je vais envoyer Finette à sa poursuite. (*à part*) et augmenter l'embarras du cher oncle.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

VIEUXBOIS *seul.*

Ah ! mon cher neveu , une fois de retour dans la capitale tu seras bien adroit si tu parviens à m'en faire sortir. Je suis là dans mon élément. A la vérité, les plaisirs de Paris me fatiguent beaucoup, j'y suis presque toujours mal portant, j'y perds mon argent ; mais c'est égal, je m'amuse, je me divertis ; ma foi, vive Paris !... Ah ! voilà Finette ; je savais bien qu'elle reviendrait quand je serais seul.

SCÈNE X.

FINETTE, VIEUXBOIS.

VIEUXBOIS.

Eh bien ! Finette, a-t-on rattrapé ce maudit perruquier ?

FINETTE.

On n'a pas même essayé.

VIEUXBOIS.

Et mon habit ?....

FINETTE.

Il voyage.

VIEUXBOIS.

C'est bien agréable pour moi.

FINETTE.

Ça vous forcera de rester ici et c'est ce que je désirais.

VIEUXBOIS.

Sais-tu que l'aveu que tu me fais me cause un plaisir indicible.

FINETTE.

Monsieur est bien bon.

VIEUXBOIS.

Pas autant que tu es jolie. (*à part*) C'est peut-être un peu trop galant ce que je lui dis là. (*haut*) Voyons, ne dissimule pas ; n'est-ce pas que ce petit fripon d'amour s'est glissé dans ton cœur.

FINETTE.

Oui, Monsieur.

VIEUXBOIS *à part.*

Le petit fripon d'amour s'est glissé dans son cœur. Elle ne le dissimule pas. (*haut*) Et te flattés-tu d'être aimée ?

FINETTE.

On m'adore.

VIEUXBOIS.

Tu en es certaine ?...

FINETTE.

C'est si facile à deviner.

VIEUXBOIS *à part.*

Ah ! si mon coquin de neveu pouvait entendre cette déclaration ! Il est si incrédule qu'il ne croirait pas que c'est à moi qu'elle s'adresse.

FINETTE.

Vous paraissez surpris de l'aveu que je viens de vous faire.

VIEUXBOIS.

Du tout, je t'assure ; on m'en fait tous les jours de semblables. Écoute, charmante Finette, je veux tâcher de faire ton bonheur.

FINETTE.

Vous le ferez aussi, je l'espère. (*à part*) Va, vieux fou, c'est toi qui fournira ma dot.

VIEUXBOIS,

Parole d'honneur. (*à part*) J'ai envie d'être téméraire, et de lui dérober un baiser. (*haut*) Finette.

FINETTE.

Monsieur.

VIEUXBOIS.

J'ai besoin de t'embrasser... Je dessécherai si je ne t'embrasse pas.

FINETTE.

Ce serait bien malheureux....

VIEUXBOIS *à part.*

Je vais lui tendre un piège. (*haut*) Écoute, Finette.

FINETTE.

Parlez, Monsieur.

VIEUXBOIS.

Approche.... encore... (*à part*) Elle n'aperçoit pas le piège. (*haut*) encore un peu. Vois-tu, c'est une confidence que je veux te faire. (*à part*) Je crois que ce serait le moment de lui décocher la circulaire. (*Il en tire une de sa poche.*)

Écoute , charmante Finette , tu es la plus agaçante des sou-
brettes de l'arrondissement , et....

(Il veut l'embrasser.)

FINETTE , *se sauvant.*

Vous me direz le reste une autre fois.

(Elle sort.)

VIEUXBOIS.

Ah ! friponne ! tu ne m'échapperas pas.

(En courant après Finette il heurte le pied de l'arbre, manque de
tomber et vient en clopinant s'asseoir sur le banc à gauche.)

SCÈNE XI.

VIEUXBOIS , Madame DOLSON.

MAD. DOLSON.

Ah ! mon dieu ! Monsieur , seriez-vous indisposé ?

VIEUXBOIS.

Non , pas positivement , c'est que je viens de faire une
course.

MAD. DOLSON.

Restez assis , je vous prie.

VIEUXBOIS , *à part.*

Je serai peut-être obligé de profiter de la permission. (*Il
parvient à se lever. Haut.*) Je vous demande un million de
pardons , belle dame , de me présenter devant vous en robe
de chambre.

MAD. DOLSON.

On m'a fait part de l'accident arrivé à votre habit , et j'en
ai ri de bon cœur.

VIEUXBOIS.

Trop aimable , en vérité.

MAD. DOLSON.

Et je me suis promis de vous gronder.

VIEUXBOIS.

Vous ne pouvez pas me faire un plus grand plaisir. (*À
part.*) Elle est adorable , Mad. Dolson.

MAD. DOLSON.

Comment , Monsieur , vous aviez formé le projet de
partir sans m'avoir favorisé d'une visite. ?

VIEUXBOIS.

Mon excuse est bien naturelle : lorsqu'on vous a vue, on doit craindre pour son cœur.

MAD. DOLSON.

Ah ! ménagez-moi , je vous supplie.

VIEUXBOIS.

Vous ménager ? vous ne me le pardonneriez pas. N'est-il pas vrai, enchanteresse ?... Comment nommez-vous le village qui a le bonheur de vous posséder ?

MAD. DOLSON.

Villejuif.

VIEUXBOIS.

Enchanteresse de Villejuif ! ..

MAD. DOLSON.

Vous m'embarrassez beaucoup en me tenant de pareils discours.

VIEUXBOIS , *à part.*

Elle baisse les yeux , elle rougit. Allons , elle est à moi... comme toutes les autres.

MAD. DOLSON.

Ne me faites pas repentir d'avoir désiré de vous posséder chez moi.

VIEUXBOIS.

Est-ce que vous me feriez l'honneur de me croire dangereux ?...

MAD. DOLSON.

Ah ! cessez , je vous prie. Si l'on entendait notre conversation , on pourrait croire des choses... .

VIEUXBOIS.

D'honneur , ce serait délicieux !

MAD. DOLSON.

Ce serait fort désagréable , Monsieur. C'est ici , sous ce gros arbre , le rendez-vous ordinaire des amans du canton , et j'avais raison de ne vouloir pas y venir.

VIEUXBOIS.

C'est sous ce gros orme , le rendez-vous des amans du canton ? (*A part.*) Alors , il n'y a pas à hésiter ; la circulaire sentimentale est de rigueur... Oui , mais où la placer... Ah ! le moyen est ingénieux... (*Haut.*) Vous avez là , belle dame , un mouchoir charmant ; la broderie est du dernier genre.

MAD. DOLSON.

C'est mon ouvrage.

VIEUXBOIS.

Permettez-vous que j'admire (*Il prend le mouchoir.*) Ah! c'est incomparable! .. c'est admirable!... quand on a un aussi joli talent de société, c'est un meurtre de s'enterrer à Villejuif..

(Il met la lettre dans le mouchoir.)

MAD. DOLSON, *à part.*

Armand ne m'avait pas trompé; laissons-le faire.

VIEUXBOIS, *lui remettant son mouchoir.*

Voici, Madame.

MAD. DOLSON.

Votre neveu vient vous chercher. N'oubliez pas, Monsieur, que votre voiture est prête. Je vous prie de recevoir mes adieux.

VIEUXBOIS, *à part.*

Quel regard! .. (*Mad. Dolson sort; il la reconduit et la salue.*) J'ai fait sa conquête! Pas une seule ne me résiste. Laissons-lui croire que je vais à Paris, et ne quittons pas ce séjour: d'honneur, il est délicieux!

SCÈNE XII.

VIEUXBOIS, ARMAND.

ARMAND.

Comment, mon oncle, encore en robe de chambre? on ne vous a donc pas rapporté votre habit?

VIEUXBOIS.

Tu vois.

ARMAND.

Il faudra vous en passer. Vous avez vu Mad. Dolson, rien ne vous retient plus ici; les chevaux sont à la voiture, et nous allons nous mettre en route.

VIEUXBOIS.

Tu peux partir tout seul; je reste.

ARMAND.

Et votre dîner de jeunes gens à Paris?

VIEUXBOIS, *déclamant.*

Amour, tu perdis Troie!... et je suis amoureux!

ARMAND.

De Finette?

VIEUXBOIS.

Fi donc! une soubrette!... elle est trop sauvage, et elle

court trop bien... C'est un objet moins léger et plus ravissant que je dois adorer éternellement ; enfin , c'est Madame Dolson.

ARMAND.

Vous n'y pensez pas, elle se marie demain.

VIEUXBOIS.

Qu'est-ce que cela me fait, si je l'enlève ce soir ? Je l'attends ici à la brune, sous cet orme, rendez-vous ordinaire des amans du canton.

ARMAND.

Elle doit s'y trouver ?

VIEUXBOIS.

Oui.

ARMAND.

Elle vous l'a dit ?

VIEUXBOIS.

Non ; mais elle y viendra.

ARMAND.

Je n'en crois rien.

VIEUXBOIS.

C'est ce que nous verrons. Imagine-toi qu'elle a emporté une lettre pareille à celles que je t'offrais tantôt.

ARMAND.

Elle ne la lira pas.

VIEUXBOIS.

Elle ne la lira pas?... Eh, mon cher, elle la sait peut-être déjà par cœur.

SCÈNE XIII.

FINETTE, VIEUXBOIS, ARMAND.

FINETTE, *accourant.*

Messieurs, madame Dolson vous prie de différer votre départ, et de lui faire l'honneur de dîner avec elle.

VIEUXBOIS.

J'accepte. (*bas à Armand.*) Vois-tu l'effet de la circulaire.

FINETTE.

Permettez, Messieurs ; est-ce que vous viendrez à table avec ce costume ?

VIEUXBOIS.

Maudit barbier!... Tu as raison : excuse-moi auprès de madame Dolson ; je ne puis effectivement me présenter comme me voilà.

FINETTE.

Pardon, monsieur, si je vous ai fait cette observation... Vous êtes si connu pour votre élégance qu'on pourrait trouver extraordinaire de vous voir dans un semblable négligé.

VIEUXBOIS.

Vraiment, Finette, ma réputation est arrivée jusque dans ce village ?

FINETTE.

Oui, monsieur, et si vous n'avez pas de répugnance à mettre un habit qui n'aurait pas été fait pour vous, je pourrais vous tirer d'embarras.

VIEUXBOIS.

Tu ne plaisantes pas ?..

FINETTE.

M. Armand a, dans sa chambre, un uniforme que nous a laissé un certain M. Parker, officier anglais, qui, l'année dernière, vint ici pour se divertir, et qui, dans un moment de gaité, se brûla la cervelle au bout du parc.

VIEUXBOIS.

Ah! mon dieu !... si cette maladie se gagnait !... Oh! non, j'ai trop de bonheur aujourd'hui pour avoir envie de me tuer; et faute d'autre, j'endosserai l'habit de milord Parker, en dépit de ce qui pourra m'en arriver. Justement, je baragouine un peu l'anglais, et...

ARMAND.

Si vous voulez venir avec moi, mon oncle, je vous servirai de valet de chambre.

VIEUXBOIS.

J'y consens, viens, mon neveu; je suis sûr que le costume anglais m'ira parfaitement.

(Il sort avec Armand par la gauche.)

SCÈNE XIV.

FINETTE, MARIN, *en livrée.*

MARIN, *accourant par la droite.*

Eh bien ! Finette, M. de Vieuxbois a-t-il consenti à se revêtir de l'habit de milord Parker ?..

FINETTE.

Sans la moindre difficulté.

MARIN.

Ma chère Finette, notre mariage est certain.

FINETTE.

Ah ! ça, as-tu trouvé un nouveau costume ?

MARIN.

Ne crains rien ; le magasin est pourvu de tout ce qui est nécessaire. J'ai trouvé un ventre gros comme ça... et des jambes... oh ! quelles jambes !...

FINETTE.

Eh bien ! que veux-tu donc faire de tout cela ?

MARIN.

Un gros financier, jurant, pestant, criant, et venant reprocher à milord Parker de lui avoir enlevé une belle à laquelle il voulait du bien.

FINETTE.

Eh ! non ; nous ne sortirions pas des amours et des bonnes fortunes ; il faut de la variété.

MARIN.

Eh bien ! veux-tu que je mette le sabre au côté, l'épaisse moustache et mon chapeau de travers, et que je vienne, en vrai spadassin, le défier en tierce et en quarte ?

FINETTE.

Eh ! non, mille fois non ; ta bravoure me ferait mourir de rire.

MARIN.

Pourquoi donc ?

FINETTE.

Parce que je te connais.

MARIN.

En ce cas, invente à ton tour.

FINETTE.

Supposons un instant que notre Anglais avait des dettes.

MARIN.

Que je suis un de ses créanciers ?

FINETTE.

Viens le tourmenter.

MARIN.

Et si je parviens à l'effrayer au point de lui arracher quelques pistoles, ce sera autant de pris sur la dot ; car je compte toujours sur toi.

FINETTE.

Tu as ma parole.

MARIN.

Charmant ! (*Il lui baise la main.*) Je sortirai vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !...

SCÈNE XV.

FINETTE, ARMAND, MARIN,

ARMAND.

Que fais-tu donc là, Marin ? Mon oncle est déjà habillé ; je l'ai laissé un moment pour venir te prévenir.

FINETTE.

Comment se trouve-t-il en Anglais ?

ARMAND.

Il est tellement enchanté qu'il baragouine quelques mots en serrant les dents et qu'il se persuade qu'il parle la langue des bords de la Tamise.

MARIN.

Dites-moi, sait-il l'allemand ?

ARMAND.

Il n'a jamais pu en comprendre un mot. Et toi, sais-tu l'anglais ?

MARIN.

Où et goddem, voilà tout.

ARMAND.

C'est assez. S'il lui prend fantaisie de te parler anglais, fais semblant de le comprendre et réponds-lui en allemand. Je vais le rejoindre et l'envoyer de ce côté.

MARIN, à *Finette*.

Sans adieu, ma reine !

(*Il sort par la droite et Armand par la gauche.*)

SCÈNE XVI.

FINETTE, seule.

Allons, Finette, patience et courage ! une comédie doit toujours se terminer par un mariage, par conséquent, j'espère épouser Marin. Je n'en suis pas fâchée, quoique ce ne soit pas le meilleur sujet du monde. Mais j'aperçois déjà notre principal acteur... cédon-lui la place. M. Darmainville est de retour au château, il ne doit paraître que pour le dénouement ; allons le trouver afin de lui donner la réplique de son entrée.

SCÈNE XVII,

VIEUXBOIS, *seul et en uniforme anglais.*

Finette... Finette... Elle me fuit. J'avais pourtant l'intention de lui dire comme les amans passionnés de London : *Lowe you...* ou quelque chose d'approchant, pour la remercier d'avoir eu l'idée de de me travestir ainsi. Je ne dois pas être mal comme cela... C'est singulier, cependant, sous cet habit, j'étais triste... je mangeais, je buvais sans prononcer une parole; aussi me prenait-on pour un véritable enfant de la Tamise; j'étais réellement fort ennuyeux, et pour rendre le contraste plus frappant, Mad. Dolson a été charmante... elle ne m'a pas dit un mot du rendez-vous; mais, en revanche, elle m'a administré sous la table trois ou quatre coups de pieds qui m'ont arraché un goddam des mieux conditionnés. C'est apparemment une faveur qu'elle n'accorde pas à tout le monde.

SCÈNE XVIII.

VIEUXBOIS, MARIN *en juif allemand.*

MARIN.

Voilà notre homme... à notre rôle. (*Haut, s'avançant.*) Bardon, exquise, Milord, si che déranche vous.

VIEUXBOIS, *à part.*

Il me prend pour un milord!... amusons-nous à ses dépens.

MARIN, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

VIEUXBOIS.

Y love gay sociétés very munch do you knoffi how to play of some instrument Covent-Garden.

MARIN.

Milord, vous avre bien de la bonté.

VIEUXBOIS, *à part.*

J'espère que celui-là est joliment dedans. (*Haut.*) Of my friends and y séduced by the serenety of a fine day.

MARIN.

Ça ne fait la moindre doute, Milord.

VIEUXBOIS, *à part.*

Il n'est pas maladroit s'il me comprend, car je ne me comprends pas moi-même.

MARIN, *déployant un papier.*

Feuillez, je vous prie, cheter les yeux sur la mémoire ; tout il y être en conscience.

VIEUXBOIS.

Y have but twenty schillings in my purse.

MARIN.

C'être un grand vérité, Milord. Si tous les marchands, ils ressembaient à moi, les affaires ils iraient peaucoup mieux. Feuillez me donner la petite total.

VIEUXBOIS, *à part.*

Ah ça, mais je crois qu'il me demande de l'argent. Un moment, je ne suis plus Anglais. (*Haut.*) Dites donc, Monsieur... Je ne sais pas votre nom, mais c'est égal ; vous m'avez pris pour un Anglais ; regardez-moi bien.

MARIN.

Che vous regarde.

VIEUXBOIS.

Me reconnaissez-vous encore ?...

MARIN.

Barfaitement pïen, Milord. Che vous trouve seulement le philosomie un peu allonchée et puis beaucoup pâle ; est-ce que vous avoir été malade ?...

VIEUXBOIS.

Malade, physionomie allongée !... Allez-vous-en donc bien vite, mon pauvre homme, vous êtes complètement dupe.

MARIN.

Oh ! que non, che suis pas tupe, et vous allez payer à moi sur-le-champ les cinquante louis que vous me devoir.

VIEUXBOIS.

Cinquante louis !... Diable ! la plaisanterie que j'ai voulu me permettre me coûterait un peu cher.

MARIN.

Ya, Menher.

VIEUXBOIS.

Ya, Menher, ya, Menher, tant qu'il vous plaira ; je ne suis pas Anglais ; je serais même très-fâché de l'être... Avec son ya, Menher.

MARIN.

Il suffit ; che vous connais. Vous avez beau le nier

vous êtes milord Parker, que Mad. Dolson reçut l'été dernière dans sa château.

VIEUXBOIS.

Ah ! dites donc, vous avez raison.

MARIN.

C'est bien heureux que vous en convenir.

VIEUXBOIS.

Oui, mais je n'ai pas tort. Je me rappelle que Finette m'a parlé de cet original en me proposant son habit. Mais vous ignorez sans doute que votre débiteur s'est brûlé la cervelle au bout du parc, et que par-là il s'est donné quit-tance.

MARIN.

Laissez donc ! in chui connaît ces petites intrigues-là : on fait le semblant de se brûler le cerveau, et l'on s'enfuit très-bien portant pour reparaître un peu plus tard sous un nom supposé.

VIEUXBOIS.

Goddem !...

MARIN.

Ah ! voyez-vous, voyez-vous, la goddem vous échappe malgré vous. Allons, de l'argent ou en prison tout-à-l'heure.

VIEUXBOIS.

Comment dites-vous ça ?

MARIN.

Che vous le répète, Milord : cinquante louis ou le prison.

VIEUXBOIS, à lui-même.

Il est capable de le faire. Je sais bien que la méprise serait facile à constater ; mais, en attendant la vérification, mon rendez-vous avec Mad. Dolson serait manqué, et mon retour à Paris retardé. Je crois qu'il est plus prudent de faire un sacrifice.

MARIN.

Tarteffe !... je perdais la patience, et je allais faire entrer les touze recors qui n'attendent que la signal pour emmener vous.

VIEUXBOIS.

Voulez-vous bien rester là, juif aussi intraitable qu'insensible !... être qu'on ne peut attendrir qu'avec de l'or !... en voilà. Remerciez le hasard qui veut que j'attende ici une femme charmante.

(Il donne un rouleau de 50 louis à Marin.)

MARIN.

C'être de la bonne or, et le compte il y être bien ?...
(*Il regarde l'or et mesure le rouleau.*) Oui. (*A part.*)
A Mad. Dolson, maintenant.

VIEUXBOIS.

Allons, va-t-en; et demain, si je te retrouve, te me rendras mon argent ou je te ferai pendre.

MARIN.

Pien obligé, Milord. Avant d'être pendu, je vas me marier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

VIEUXBOIS, *seul.*

Je ne sais pas comment tous ces coquins s'y prennent ; ils finissent toujours par me faire payer. J'avais une frayeur mortelle de voir arriver Mad. Dolson ; car voici l'heure ordinaire de mes rendez-vous indiqués dans la circulaire. La voilà qui s'avance.... Heureux Vieuxbois !

SCÈNE XX.

FINETTE, Madame DOLSON, VIEUXBOIS.

MAD. DOLSON, *entrant dit à Finette, qui reste au fond.*

Finette, reste là, et ne manque pas de faire ce que t'ai prescrit.

FINETTE, *à voix basse.*

Fiez-vous à mon zèle. M. Darmainville n'attend que le signal que je lui donnerai.

VIEUXBOIS.

Approchez, belle dame. (*A part.*) Sa main frissonne dans la mienne.

MAD. DOLSON.

M. de Vieuxbois, je viens vous adresser des reproches.

VIEUXBOIS, *à part.*

Ça commence toujours comme cela. (*Haut.*) Parlez, belle dame, je suis idolâtre des reproches que les jolies femmes ont la bonté de me faire.

MAD. DOLSON.

Monsieur, je vous parle très-sérieusement. Vous auriez dû réfléchir, avant de me proposer de faire une démarche inconvenante.

VIEUXBOIS.

Ah! beauté trop adorable! l'amour est un enfant; il séduit, mais il ne réfléchit jamais.

MAD. DOLSON.

Il m'est impossible de vous excuser, Monsieur; voilà votre billet, reprenez-le.

VIEUXBOIS, à part.

Que diable veut-elle que j'en fasse?... (*Haut.*) Ecoutez-moi, charmante Mad. Dolson, enchantresse de Villejuif!... mon amour pour vous est aussi sincère que véritable. Si j'ai été assez malheureux pour vous déplaire, j'implore mon pardon. (*A part.*) Je ne sais pas si mon maudit rhumatisme me permettra de me jeter à ses pieds.

MAD. DOLSON.

C'est inutile, Monsieur: je ne vous l'accorde pas.

VIEUXBOIS.

Vous me mettez dans la nécessité de vous le demander à genoux... (*A part.*) et vous m'embarrassez beaucoup.

MAD. DOLSON.

Je ne le souffrirai pas. (*Se tournant du côté de Finette.*) Hum!... hum!...

VIEUXBOIS, à part.

Quel service elle me rend!..

SCÈNE XXI.

MADAME DOLSON, FINETTE, VIEUXBOIS.

FINETTE, accourant d'un air effaré.

Madame! madame!

MAD. DOLSON.

Qu'est-il donc arrivé, Finette?...

FINETTE.

Ah! madame, la frayeur me coupe la parole.

VIEUXBOIS.

C'est étonnant.

MAD. DOLSON.

Explique-toi.

FINETTE.

Madame, rentrez vite : et vous, monsieur, cachez-vous.

VIEUXBOIS.

Me cacher !... Il ne me manquait plus que cet incident pour paraître tout-à-fait un séducteur.

FINETTE.

Ne plaisantez pas ; M. Darmainville est de retour, et il est très jaloux.

MAD. DOLSON, *jouant la frayeur.*

Il est de retour !... Ah ! je suis perdue !...

VIEUXBOIS.

Délicieux ! délicieux ! Est-ce qu'il serait tenté de croire ?.. Dis donc, Finette, est-il bien en colère ?... d'honneur je le voudrais.

MAD. DOLSON.

Vous voyez, Monsieur, dans quelle position vous me mettez.

FINETTE.

Il faut absolument que M. Vieuxbois se cache.

VIEUXBOIS.

Est-ce votre avis, belle dame ?..

MAD. DOLSON.

Il n'y a pas un moment à perdre ; et je ne vois pas trop comment...

FINETTE.

Tenez, Madame, cet arbre est creux ; M. Vieuxbois n'est pas très-gros, il y tiendra facilement.

VIEUXBOIS, *examinant l'arbre.*

Dis donc, Finette, l'appartement ne me paraît pas très-spacieux.

FINETTE.

Spacieux ou non, Monsieur, entrez vite, et restez-y jusqu'à demain matin.

(Elle le pousse dans l'arbre.)

VIEUXBOIS, *passant sa tête par une ouverture pratiquée dans l'écorce.*

Jusqu'à demain matin ?... Je te suis très-obligé ; la situation serait par trop romantique.

(29)

FINETTE.

Ah ! vous voulez aller en bonnes fortunes. Y êtes-vous bien , Monsieur ?

VIEUXBOIS.

Finette ! Finette !.. Je ne pourrai jamais rester là dedans : il y a des fourmis qui me piquent les jambes.

FINETTE.

N'y faites pas attention.

VIEUXBOIS.

Bon petit cœur !...

FINETTE.

Silence ! M. Darmainville s'approche... je me sauve.

VIEUXBOIS.

Je voudrais bien pouvoir en faire autant.

FINETTE, *à part, en sortant à droite.*

Allons retrouver Marin.

SCÈNE XXII

DARMAINVILLE, VIEUXBOIS, *dans l'arbre,*

Mad. DOLSON.

(Darmainville entre avec une épée et des pistolets à la main.)

MAD. DOLSON.

Vous voilà, mon ami ; je ne vous attendais pas sitôt.

VIEUXBOIS, *à part.*

Moi, je ne l'attendais pas du tout.

DARMAINVILLE.

Je me proposais effectivement de ne revenir que demain.

MAD. DOLSON.

Mais que vois-je, une épée ?

VIEUXBOIS, *à part.*

Une épée ! l'aventure sera piquante.

DARMAINVILLE.

Et des pistolets à la main.

VIEUXBOIS, *à part.*

Il paraît qu'il ne veut pas me manquer.

MAD. DOLSON.

Vous serait-il survenu quelque fâcheux accident ?



DARMAINVILLE.

J'ai couru les plus grands dangers ; mais je m'en suis tiré fort heureusement.

VIEUXBOIS, *à part.*

Il est plus avancé que moi.

MAD. DOLSON.

Contez-moi donc cela , je vous prie.

DARMAINVILLE.

J'étais en voyage, j'avais un bois à traverser. Quatre brigands armés m'arrêtaient en me demandant la bourse ou la vie. Je n'hésite pas : j'en tue un, puis deux, puis trois ; le quatrième effrayé se sauve ; je vole sur ses traces... Pan!... couché comme les autres. Ce que j'ai trouvé de plus singulier dans cette affaire, c'est que d'un seul coup, j'ai fait mordre la poussière à deux de ces brigands.

VIEUXBOIS, *à part.*

Deux d'un coup!... il paraît qu'ils s'étaient placés exprès pour cela.

DARMAINVILLE.

Vous ne savez peut-être pas qui ces fripons attendaient?

MAD. DOLSON.

Le premier venu, probablement.

DARMAINVILLE.

M. de Vieuxbois, l'oncle de mon ami Armand.

VIEUXBOIS, *à part.*

Ah! les scélérats! je l'ai échappé belle!

DARMAINVILLE.

Comme l'oncle et le neveu ont dû coucher ici la nuit dernière, et que je ne les ai pas rencontrés sur la route, je les suppose au château, ce qui me contrarierait beaucoup; car vous savez que je crains M. de Vieuxbois.

VIEUXBOIS, *à part.*

Pas autant que je te crains, maudit jaloux!

MAD. DOLSON.

On l'attendait pour dîner à Paris.

VIEUXBOIS, *à part.*

Je voudrais bien y être, et sans ce maladroit de barbier...

DARMAINVILLE.

S'il était encore chez vous, ce ne serait que dans l'intention de vous séduire ; et malgré l'amitié qui me lie au neveu de cet homme charmant...

VIEUXBOIS, *à part.*

Voilà qui est fort honnête.

DARMAINVILLE.

L'imprudent payerait de sa vie l'insulte qu'il aurait voulu me faire.

VIEUXBOIS *à part.*

Le projet est tout-à-fait philanthropique !

MAD. DOLSON.

Calmez-vous, mon ami. J'aurais écouté la déclaration d'amour de M. de Vieuxbois, je me serais amusée à ses dépens, et puis je l'aurais congédié après lui avoir donné une bonne leçon. Voilà tout ce qu'il aurait obtenu.

VIEUXBOIS, *à part.*

Merci !

DARMAINVILLE.

Vous m'affirmez donc que M. de Vieuxbois n'est plus au château ?...

MAD. DOLSON.

Je vous en répons.

DARMAINVILLE.

Alors, nous pouvons rentrer.

MAD. DOLSON.

Quand vous voudrez, mon ami.

VIEUXBOIS, *à part.*

Je respire !...

(Fausse sortie.)

DARMAINVILLE.

Ah ! pardon, je ne vous demande qu'un instant. Je me souviens qu'un de mes pistolets est resté chargé à balle. Un domestique peut, en y touchant, causer quelque malheur. Voilà une belle occasion de vous prouver mon adresse dont vous doutez toujours. (*Cherchant un endroit pour viser.*) Je parie.... percer cet arbre au milieu.

(Il désigne le gros orme où Vieuxbois s'est caché.)

MAD. DOLSON.

Comment, mon ami, vous croyez ?....

DARMAINVILLE.

J'en suis sûr. Chez Lepage, j'abats vingt poupées de suite. Je vais viser, regardez bien.

VIEUXBOIS.

Un instant, ne tirez pas ! je suis là !...

(Darmainville lâche le coup en l'air.)

Aye ! aye ! aye !... Je suis mort !...

(Il tombe dans les bras d'Armand qui arrive de la gauche pour le recevoir et le soutenir. Au même instant Marin et Finette entrent par la droite et viennent mêler leurs rires à ceux de Mad. Dolson, de Darmainville et d'Armand, qui ramène son oncle tout tremblant à l'avant-scène.)

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

ARMAND, VIEUXBOIS, DARMAINVILLE,
Mad. DOLSON, FINETTE, MARIN.

ARMAND.

Qu'avez-vous donc, mon oncle ?...

VIEUXBOIS.

Tu es bon enfant, toi.... On tire à bout portant sur moi... on me prend pour une poupée.... et tu me demandes ce que j'ai ?....

MAD. DOLSON.

Rassurez-vous, Monsieur, on n'a voulu que vous effrayer. Vous avez agi en jeune homme avec moi ; vous avez cru assez légèrement qu'il suffisait de me proposer un rendez-vous pour que je m'y rendisse ; je vous devais une leçon... Elle pouvait être plus forte, ainsi ne vous plaignez pas ; et souvenez-vous que s'il est des femmes capables d'oublier leurs devoirs, il en est un plus grand nombre qui se respectent, et se conduisent de manière à mériter l'estime des honnêtes gens.

VIEUXBOIS.

Je l'éprouve aujourd'hui, Madame, et je suis désespéré (*a part*) d'avoir été mystifié.

ARMAND.

Mon oncle, j'ai été forcé de faire cause commune avec Madame Dolson ; j'avais parié cinquante louis avec vous que je vous tiendrais éloigné de Paris pendant un mois.... J'ai gagné.

VIEUXBOIS.

Mon cher neveu, j'ai payé plusieurs fois vos dettes ; je garde ces cinquante louis à compte.

MARIN.

Milord Parker a eu la complaisance de les donner à un juif qui les a remis à M. Armand ; ainsi vous ne lui devez plus rien.

ARMAND.

D'après nos conditions, ils ont servi à doter une jeune fille.

FINETTE.

C'est moi, Monsieur ; et je viens avec mon mari vous remercier.

VIEUXBOIS.

Milord Parker.... le juif.... Ah ! fripon, je te reconnais.

MARIN, *reprenant l'accent gascon.*

Et sandis !.... reconnaissez-vous aussi lé varvier gassé-con ?.....

VIEUXBOIS.

Qui m'a emporté mon habit ?

MARIN, *se désignant.*

Voici l'un (*montrant l'habit qu'il a apporté*) et voilà l'autre.

VIEUXBOIS.

Ma parole d'honneur, ça n'est pas mal du tout... Ça me coûte douze cents francs, mais ça m'est égal, je me suis amusé .. je me suis bien amusé... J'en aurais peut-être perdu le double à l'écarté, c'est donc cinquante louis de gagné... Ainsi, tout bien considéré, je ne peux pas me plaindre.

MAD. DOLSON.

Ne parlons plus de cela. Monsieur Armand, vous m'avez promis d'assister à ma noce.

DARMAINVILLE.

Et j'espère que M. de Vieuxbois ne quittera pas son neveu.

VIEUXBOIS.

L'invitation est trop agréable pour que je ne m'empresse pas de l'accepter. Je ferai plus, je danserai à cette nôce.

MAD. DOLSON.

Comment, monsieur, vous dansez!..

VIEUXBOIS.

Oui, belle dame, je danse, et je chante même.

Air : Vaudeville de la Chasse et l'Amour.

Dans ma jeunesse je brillais,
On me recherchait dans le monde;
Volage, inconstant, je trompais
Tous les jours la brune ou la blonde.
Mais soixante ans c'est un défaut
Que les femmes n'excusent guères; (bis)
Pour en attraper une il faut
Écrire au moins vingt circulaires.

MARIN.

Emprunter beaucoup, rendre peu,
Maintenant c'est assez l'usage;
De sa parole faire un jeu;
Du bien d'autrui son héritage;
Et de Bruxelles, où l'on se rend,
Fût-on même millionnaire, (bis)
Pour offrir cinq ou six pour cent,
On écrit une circulaire.

FINETTE, *au Public.*

La pièce que nous vous offrons
Est construite avec une lettre;
C'est à vous que nous l'adressons;
Au rebut n'allez pas la mettre.
Pour voir notre espoir se combler,
Messieurs, des loges, du parterre, (bis)
N'empêchez pas de circuler
Aujourd'hui notre circulaire.

FIN.

